LE SOLDAT desarmé.

1614.

Aduertiſſement au Lecteur.

AMY Lecteur, ne t'eſtonne ſi au commencement de ce petit narré l'Autheur inuoque Dieu & le Diable. C'eſt le naturel du Soldat deſarmé, qui eſt autant amy de l'vn que de l'autre, ſe reputant mal-heureux ; s'il n'a touſiours ces trois mots en la bouche : ainſi que Datus Capitaine Perſien, qui s'eſtima toute ſa vie heureux apres auoir apris trois mots Grecs ; & pour ce que Dieu luy a donné vn eſprit immortel, qu'il ne ſe ſoucie apres ceſte vie d'eſtre biēheureux, s'il ne vit entre les hommes par ſes eſcrits ; voyla pourquoy il a mis au iour le preſent narré, dans lequel tu verras, comme dans vn chauſſe-pied, l'extrauagante paßion d'vn Soldat, qui ne reſpirant que la guerre, ſoubz le drapeau du Colonel de la Milice de Paris, veut en moins de temps que Ceſar ſurmonter les ennemis de la Gaule. A Dieu.

Le Soldat desarmé.

DIEV me damne ie me suis ruiné : Car en l'esperance que i'estois, que nous aurions bonne guerre, i'ay despensé quatre francs que i'auois, pour m'auoir tout ce qui m'estoit necessaire pour seruir mon Roy à la guerre, que (Diable) feray-ie? ie n'ay pas vn sol, faut-il que ie fasse le demy crucifix. Mais quand ie pense à tout de bien pres, i'espere que la paix ne sera pas de longue durée. Et crois quant à moy, que Messieurs les Princes iouënt au plus fin. Possible ont ils estudié en l'eschole de Lysander, qui disoit que ou la peau de Lyon ne peut suffire, il y faut coudre vn lopin de celle du Regnard, ie ne sçay pas ce qui en est, mais tout le monde le dict ainsi. Ie ne scaurois pour moy m'imaginer, que tout ce qu'ils ont faict, ils l'ayent faict pour auoir le Chasteau d'Amboise. Car quelle grande fortune est-ce pour Monsieur le Prince que d'en estre Gouuerneur, ie ne sçay quel conseil à peu mouuoir la Reyne à luy donner ceste place, qu'el besoin estoit-il d'assembler toutes sortes de

gens pour cela, puis qu'en France le tiltre, *Quis ordo in possessionibus seruetur*, n'a plus de lieu. Cela estoit bon du temps d'Vlpian, qui disoit, que la possession des biens se debuoit donner par les loix & assemblées du Senat. C'est ce me semble luy donner moyen de se deffendre, & de nous faire mal. Qui à iamais ouy parler de telles practiques, au lieu de demeurer vainqueurs, faut-il que nous demeurions vaincus, faut-il que nous fournissions à nos ennemis des armes pour nous battre, faut-il que nous qui n'auons iamais respiré que l'honneur de seruir au Roy, nous nous despoüillions pour reuestir ceux qui ne desirent autre chose que le despoüiller, faut-il que ie me desarme pour les armer. Dieu me damne si i'en fais rien, ie m'en vois plustost me ranger soubz le drapeau du Colonel de la milice de Paris, qui ne manque de courage, non plus que moy, i'emprunteray plustost vn teston pour acheter des Botines toutes neufues à la Saueterie, à l'exemple de Cesar, qui s'endebta bien d'vn million d'or pour deuenir Cesar. Si tant est que les lauriers des Scipions se soient rendus les plus

floriſſans, & les plus renommez de l'vniuers, par ce qu'ils les auoient arrouſez du ſang des Affricains, & des Citoyens de Numance: & arrachez des mains du vaillant Hannibal la grande terreur des Romains, que ne doibs-ie pas attendre de bonheur pour les miens, leſquelz ne cederont en rien à ceux des Scipions, ains les paſſeront de beaucoup en merite. Ie ne veux plus, que l'on parle des trophées de Ceſar, de Pompée, d'Epaminondas, n'y des Scipions, car s'ilz eſtoient encore viuants, ie m'aſſeure qu'ilz viendroient à mon eſchole. Perſonne au monde ne peut doubter de mon courage, encore moins de ma vallance. Ie ne ſeray pas long temps en la guerre, que l'exemple de ma grande vertu, & generoſité n'attire à moy ſi grand nombre de Soldats, qu'ils tarirōt les mers & riuieres par oú ilz paſſeront, comme iadis fiſt l'armée de Xerxés, que ſi ie me faſche vne fois ie tueray moy ſeul tant de monde, qu'ilz n'en demeurera autre que moy pour apporter les nouuelles de la deffaicte. Ne croyez pas que ce que ie dits ſoient rodomontades, car ie ne ſuis ny Gaſcon ny Eſpagnol, tout cecy procede

de la bonne affectiõ que i'ay de seruir mon Roy. Quelqu'vn me dira, possible, que ie suis trop violent pour vn commencement duquel l'on ne peut encores iuger l'issuë tout à faict. Oüy, mais ne sçait-il pas que toutes choses les naissances sont foibles & tendres, & que pourtant il faut auoir les yeux ouuerts au commencement. Que c'est autre chose de regarder le mal en sa naissance pour l'estouffer, que le voir introduict auec le pouuoir de resister aux remedes violents qui le voudroient chasser. Car comme lors en sa petitesse, on n'en descouure pas le danger, quand il est accreu, on n'en descouure plus le remede. I'ay autrefois leu dans le diuin Platon que les Rois ne doiuent rien donner que des pistolles, & que leurs villes & places ils se les doyuent bien conseruer. Pour moy, puis qu'il est diuin ie le crois, & me semble il que l'on le deburoit croire, & vous dits sur ma foy que i'aimerois mieux donner cent pistolles, si ie les auois, que donner seulement la place d'vn de mes piedz, lors qu'il si treuue assez bien, encore que ce ne soit pas chose de grande importance, que l'on me croye si l'on veult, mais

ie ſçay bien que ſi nous ne fermons les portes de nos Villes à ceux, qui y veulent entrer, nous ne les chaſſers pas lors qu'ils ſeront entréz quand nous voudrons. Auec bien peu d'effort arreſt-t'on le premier branſle des eſmotions, mais il eſt difficille par apres d'en arreſter la courſe, ſi de bonne-heure on n'y à ietté lœil, & la main pour les ſupprimer.

FIN.